Siècles
Revue du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

39-40 | 2014
Littératures, identités régionales et Grande Guerre

L'Auvergne dans la Grande Guerre. *Les Montagnards* d'Henri Pourrat et la rhétorique de la dette

Auvergne in the First World War: Henri Pourrat and the Rhetoric of Moral Debt in Les Montagnards

Pierre Cornu

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/siecles/2799
ISSN : 2275-2129

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2014
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Pierre Cornu, « L'Auvergne dans la Grande Guerre. *Les Montagnards* d'Henri Pourrat et la rhétorique de la dette », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 16 janvier 2024. URL : http://journals.openedition.org/siecles/2799 ; DOI : https://doi.org/10.4000/siecles.2799

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'Auvergne dans la Grande Guerre. *Les Montagnards* d'Henri Pourrat et la rhétorique de la dette

Auvergne in the First World War: Henri Pourrat and the Rhetoric of Moral Debt in Les Montagnards

Pierre Cornu

1 Il est d'usage pour les historiens de la France rurale de considérer que la mobilisation réussie de l'été 1914 marque le *terminus ad quem* de leurs interrogations sur l'acculturation à l'État-nation des sociétés rurales, l'absence d'insubordination dans le rassemblement des régiments bretons, auvergnats et pyrénéens notamment, attestant l'efficacité de l'entreprise de républicanisation du territoire entamée dans les années 1870[1]. Or, les années de guerre saisies à l'échelle régionale révèlent une réalité plus complexe et la continuation, dans un contexte certes différent et fortement contraint, du jeu de double-langage qui fonde depuis plus d'un siècle la relation du local au global[2].

2 Dans les hautes terres du Massif central, touchées par un processus de déprise agraire déjà bien visible[3], dénoncé par les élites conservatrices et leurs relais dans les sociétés savantes et dans les revues littéraires régionales, cette relation prend une tournure d'un intérêt singulier, lié à la problématique d'une contribution asymétrique au développement du pays par le biais de l'émigration rurale, cristallisée précocement dans le mythe de l'« exode rural ». Avec le déclenchement de la Grande Guerre et la conscience aussi vive que précoce de l'ampleur des pertes dans les bataillons auvergnats, le point de vue local s'exacerbe en une inquiétude teintée de colère, portant indissolublement sur l'avenir de l'agriculture de peuplement dans la modernité et sur le prix à payer pour pérenniser la « république en sabots » et son protectionnisme agrarien[4]. Et si les tensions ne s'expriment guère dans l'ordre politique, cadenassé par la rhétorique de l'Union sacrée, il est pertinent d'interroger la vie culturelle régionale des années de guerre, lieu d'expression codée des peurs et des griefs à l'endroit de la raison d'État en guerre, et lieu d'incubation d'une contre-

rhétorique de la dette de la grande patrie à l'endroit de la petite, dont on aurait bien tort de penser qu'elle puisse être soldée ou oubliée aussitôt la guerre finie.

3 *Les Montagnards*, cycle poétique écrit par Henri Pourrat en 1916-1917, représente une entrée à la fois délicate et riche dans ce questionnement. L'œuvre est en effet à la fois typique d'une certaine production de guerre, tendue par l'exigence de magnifier le sacrifice des combattants et de contribuer à l'élan patriotique, et néanmoins profondément originale, dans son obstination à dire la terre plus que la guerre et la longue durée plus que l'événement. Dans la carrière de l'écrivain, mais également dans l'histoire de la construction de la Grande Guerre comme fait de mémoire, *Les Montagnards* constituent une énigme, dont l'élucidation requiert la prise en compte d'un pas de temps et d'une focale en apparence décalés : non pas seulement l'Auvergne en guerre, mais l'agriculture de peuplement française dans son long crépuscule ; non pas seulement l'art du contexte de l'historien, mais également la méthode d'élucidation des univers de sens de l'anthropologue, attentive à la crise des représentations et des modes de relation à l'englobant qui se révèle dans la guerre, mais en déborde largement. Folkloriste réfléchi, Henri Pourrat sait mieux que personne les différents degrés de sens des contes, et en use lui aussi lorsqu'il met en récit la guerre des Montagnards.

4 Dans la motivation de l'historien à interroger cette œuvre, on ne saurait enfin passer sous silence la richesse du fonds documentaire conservé à la bibliothèque municipale et universitaire de Clermont-Ferrand, legs des héritiers de l'écrivain soigneusement mis en valeur et offert à la recherche[5] ; avec, concernant spécifiquement les écrits de guerre de l'écrivain, les étapes de rédaction des *Montagnards*, des productions littéraires annexes, des coupures de presse et des exemplaires annotés ; bref, un matériau exceptionnel, pour aborder la genèse, la maturation et la réception de l'œuvre, dans une perspective d'anthropologie historique de la dette générée par l'engagement de la petite patrie dans la guerre de la grande.

Henri Pourrat, un antimoderne inquiet

5 Aborder l'histoire de l'Auvergne dans la Grande Guerre par l'œuvre d'Henri Pourrat, c'est bien entendu adopter un point de vue très singulier, nullement représentatif d'un état moyen de l'opinion régionale. En revanche, c'est se donner les moyens de saisir dans la durée les enjeux de la relation asymétrique du local au global, tant l'écrivain ambertois se montre soucieux de mémoire, de constance et même d'esprit prophétique dans son effort pour dire le point de vue de la petite patrie dans la guerre conduite au nom de la grande.

Fig. 1 : Photographie de groupe avec Henri Pourrat en 1917



Anonyme, Photographie de groupe avec Henri Pourrat en 1917 (debout à gauche en veston sombre), 1917, Centre Henri-Pourrat, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté (droits réservés). Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Lauras-Pourrat.

6 Jeune encore au déclenchement de la guerre – il a 27 ans – mais réformé pour incapacité physique en raison de la tuberculose contractée à la fin de ses années de lycée à Paris, Henri Pourrat est déjà un penseur et un styliste affirmé, enraciné dans l'idée régionaliste[6], mais soucieux de convaincre au-delà du cercle étroit des élites cultivées du Puy-de-Dôme. Par l'acuité et l'originalité de son regard, par son antimodernisme déjà mûrement réfléchi, ce sont les failles et les ambiguïtés du patriotisme qui ressortent de ses essais littéraires des années de guerre. Par-delà même le sort du pays, ce qui le mène, c'est ainsi une réflexion inquiète sur le devenir de la « civilisation agraire », dans une modernité qui révèle soudainement sa puissance d'arrachement et de destruction. Le cycle de poèmes *Les Montagnards* s'inscrit peut-être dans une production particulièrement massive de « vers de circonstances », il révèle à l'historien les traces d'une angoisse collective bien réelle, dans une forme inattendue mais frappante d'ethnographie poétique de cette Grande Guerre, telle qu'elle fut vécue dans les montagnes d'habitat dispersé de la France méridionale.

7 Si la guerre est une épreuve majeure pour le rapport au monde du jeune écrivain, marquée par les deuils personnels, elle vient néanmoins en second par rapport à l'expérience dramatique de la corruption urbaine, dans la fuite de la ville lumière qui fut pour lui, en 1905, le lieu de la carrière brisée par la maladie. L'Auvergne, pour Henri Pourrat, n'est pas seulement une patrie, elle est un refuge, une île battue par les vagues d'une modernité haïe. En 1914, il a déjà construit le mode de vie ascétique dont il ne se départ plus guère jusqu'à son mariage en 1928, fait de lectures, de travaux d'écriture et de promenades, avec Ambert comme centre du monde. Mais s'il voyage le moins possible, l'écrivain n'est pas pour autant un isolé, relié au monde des lettres régionales et nationales par une intense activité de correspondance et des contributions nombreuses aux revues régionales.

8 Dès avant le déclenchement de la guerre, Henri Pourrat se signale par une réflexion aiguë sur la cause régionaliste, qui va nettement plus loin que l'aimable conservatisme provincial ou l'anti-jacobinisme de principe de la majorité de ses pairs. « L'énergie, voilà qui est nôtre. C'est donc en elle que se trouve notre valeur propre, c'est cette vieille force de nos pères qui nous fera monter d'un degré dans la nature, qui nous haussera vers notre perfection », écrit-il en 1911, en défense et illustration de l'âme auvergnate[7]. Une âme solidement enracinée à la fois dans la paysannerie et dans la vieille roche mère, dont il craint par-dessus tout la banalisation dans le grand remue-ménage de la modernité libérale.

> « S'il était quelqu'un pour se préoccuper de l'amélioration de la race auvergnate, nous lui dirions : on réalisera de l'Auvergnat un plus beau type, non pas en cherchant à l'affiner, mais en le poussant en relief. »

9 On se tromperait pourtant à identifier dans cette affirmation un quelconque darwinisme social : Henri Pourrat ne croit pas à l'évolution et, au vrai, il répudie l'histoire sous toutes ses formes. Il n'y a de valides, à ses yeux, que les permanences et les harmonies. Avec parfois, hélas, des effondrements, des retours au chaos.

> « La race, faune humaine d'un territoire géologique, n'existe vraiment qu'en devenant une conscience morale, collective, faite des mêmes souvenirs et des mêmes espoirs. Une âme auvergnate transparaissait. La voit-on rayonner encore sur une tribu égrenée, que rien ne force plus à se dresser agissante et une comme un être vivant[8] ? »

10 Le mal de l'émigration, ce n'est pas seulement la perte de substance : c'est le délitement de la roche mère, par le poison d'un libre-arbitre qui est en fait la victoire du chaos sur l'ordre de la nature. Ainsi, d'une certaine manière, Henri Pourrat est-il déjà un écrivain en guerre dans l'avant-1914. Non pas aux avant-postes, mais retranché, mûrissant en lui-même des armes spirituelles contre la profanation annoncée des derniers espaces du mythe.

Les années de guerre dans le pays d'Ambert

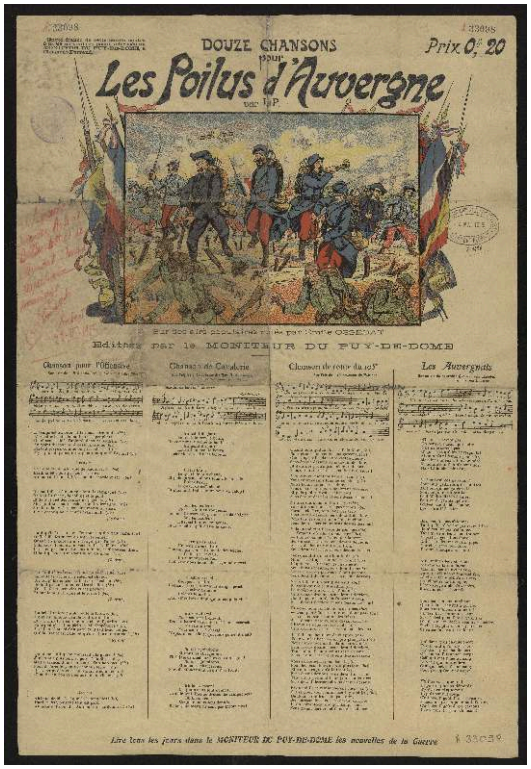
11 En convalescence en raison de ses problèmes respiratoires, Henri Pourrat doit s'inventer un rôle dans une guerre qui, très rapidement, polarise l'ensemble de la vie sociale, même dans ces montagnes d'habitat dispersé. Fils d'une famille de commerçants connue de tous, l'écrivain s'arrête dans les fermes pour prendre et donner des nouvelles, participer aux activité charitables, communier dans le deuil avec les familles éprouvées. En juin 1915, il apprend la mort au front de son plus proche ami, Jean Angeli. Une partie notable de son œuvre ultérieure constitue d'ailleurs un tombeau littéraire pour l'ami disparu[9]. Fidèle en amitié, Henri Pourrat développe une réflexion profonde sur la nature de ce lien, qui lui sert tout aussi bien à caractériser la relation du paysan avec sa terre. Une relation faite d'attention, de constance, voire d'obligation sacrée. L'amitié, pour l'écrivain, est la part heureuse d'une philosophie de la dette, pensée comme le lien universel des êtres et des choses. Si la guerre a ravi l'ami, elle ne peut rien contre l'amitié ; du moins, tant que dure l'Auvergne.

12 Au reste, le deuil qui le touche n'entame en rien son soutien à l'effort de guerre, qu'il exprime dans une série de « chansons de marche » qu'il fait publier en septembre de la même année. C'est à cette occasion qu'il s'essaie pour la première fois à développer le thème des danses auvergnates comme allégorie de la vitalité mâle de la race,

transfigurant la bourrée en une sorte de rituel guerrier, plein de menace pour l'adversaire :

> Un' dans' plus chaude encor
> Et qui vaut qu'on s'y crève,
> Un' dans' plus chaude encor
> Où l'on va d' tout son corps,
> Cell' qui met l' feu au sang,
> La vraie qui vous enlève,
> Cell' qui met l' feu au sang
> Pour peu qu'on ait du cran[10].

Fig. 2 : Douze chansons pour les poilus d'Auvergne par H. P. [Henri Pourrat]



Henri Pourrat, *Douze chansons pour les Poilus d'Auvergne* par H. P. [Henri Pourrat]. Sur des airs populaires notés par Émile Ossedat / Henri Pourrat, *Le Moniteur du Puy-de-Dôme,* Clermont-Ferrand, 1915, Centre Henri-Pourrat, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté, cote A 33098, f° 1 (droits réservés). Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Lauras-Pourrat.

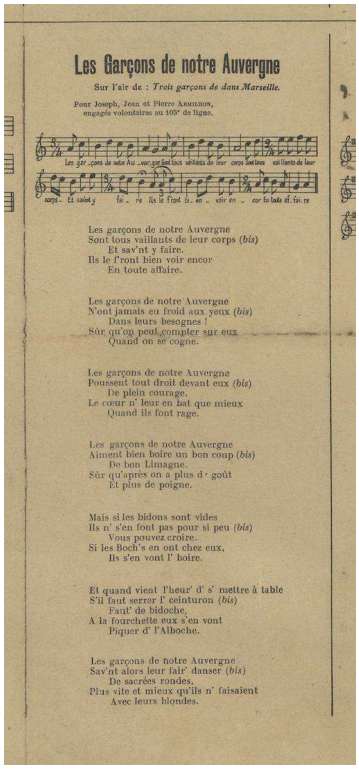
13 À la même période, il écrit l'un des rares textes ouvertement politiques de ses années de formation, même si c'est encore et toujours la vitalité paysanne qui l'obsède :

> « Faudra-t-il en venir à regretter que notre cause soit si juste ? Presque, nos publicistes s'étant trop uniquement attachés à en dire la justice et la grandeur. Première faute : car il est à craindre que cela ne nous fasse un peu oublier la nécessité d'adjoindre à notre bon droit la force, toujours plus de force. Il s'agit de vaincre, et nous ne vaincrons pas parce que nous avons le bon droit pour nous, nous vaincrons parce que nous serons les plus forts. Deuxième faute : les journaux ont trop de tendance à diminuer nos ennemis. [...] Troisième faute : on a trop médit en France de la doctrine allemande sans distinguer entre l'impérialisme et ce goût brut pour la violence. De peur de paraître secréter des pensées boches, on n'a trop osé "montrer la beauté de l'acte de guerre"[11]. »

14 Là encore, cette idée de la supériorité de la vie sur la morale, de l'agir sur le dire, se retrouve dans l'œuvre ultérieure, réfutation obstinée des principes des Lumières, résumés dans l'idéal républicain du « bon droit ». Vitalité allemande contre vitalité française, il faut passer l'épreuve, même si les valeurs pour lesquelles les corps combattent ne sauraient être comparées. « Si nous le pouvons, tâchons donc de faire ce que nous avons à faire avec le sourire, à la française[12]. » Contre l'arithmétique de la guerre, qui compte les hommes, les munitions, le terrain gagné ou perdu avec les mêmes catégories dans les deux camps, l'écrivain développe une philosophie de l'incommensurabilité. Et donc, de l'inéquivalence radicale des contributions à l'effort de guerre.

15 Pourtant, Henri Pourrat abandonne très vite cette veine, pressentant sans doute que sa situation d'homme oisif dans une nation en guerre[13], de montagnard reclus dans un temps où le destin se joue dans les plaines, ne lui laisse que peu d'espoir de faire entendre sa voix. Et tout comme il appelait à « pousser en relief » le type auvergnat, il va creuser son propre style et chercher dans la poésie les mots de l'amitié déchirée par la guerre.

Fig. 3 : Les garçons de notre Auvergne par H. P. [Henri Pourrat]



Les Garçons de notre Auvergne

Sur l'air de : *Trois garçons de dans Marseille.*

Pour Joseph, Jean et Pierre Arsunnos,
engagés volontaires au 105e de ligne.

Les garçons de notre Auvergne
Sont tous vaillants de leur corps (*bis*)
Et sav'nt y faire.
Ils le f'ront bien voir encor
En toute affaire.

Les garçons de notre Auvergne
N'ont jamais eu froid aux yeux (*bis*)
Dans leurs besognes !
Sûr qu'on peut compter sur eux
Quand on se cogne.

Les garçons de notre Auvergne
Poussent tout droit devant eux (*bis*)
De plein courage.
Le cœur n' leur en bat que mieux
Quand ils font rage.

Les garçons de notre Auvergne
Aiment bien boire un bon coup (*bis*)
De bon Limagne.
Sûr qu'après on a plus d' goût
Et plus de poigne.

Mais si les bidons sont vides
Ils n' s'en font pas pour si peu (*bis*)
Vous pouvez croire.
Si les Boch's en ont chez eux,
Ils s'en vont l' boire.

Et quand vient l'heur' d' s' mettre à table
S'il faut serrer l' ceinturon (*bis*)
Faut' de bidoche,
A la fourchette eux s'en vont
Piquer d' l'Alboche.

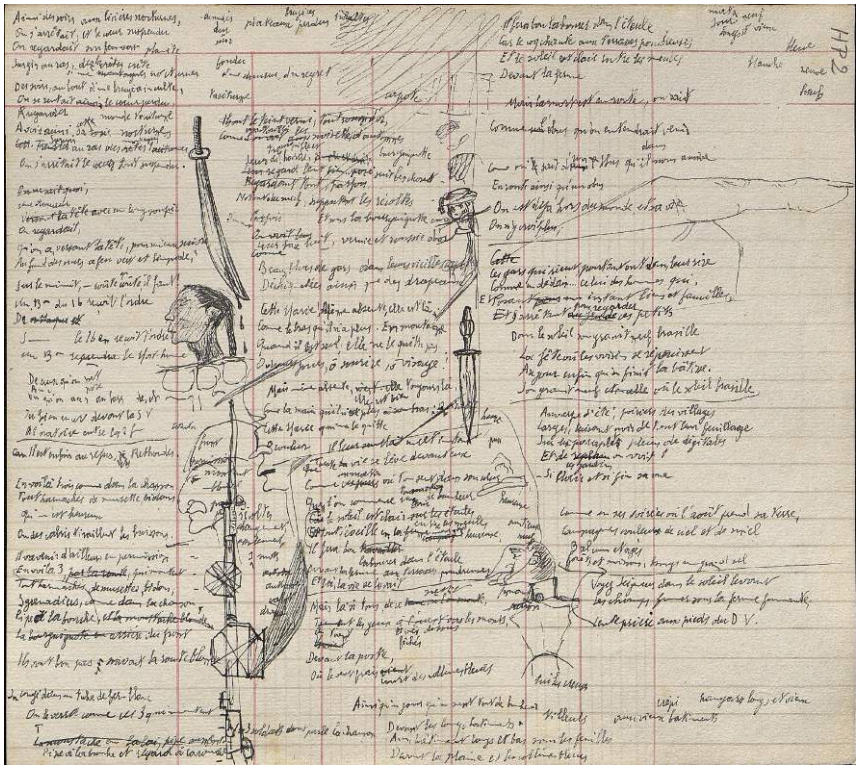
Les garçons de notre Auvergne
Sav'nt alors leur fair' danser (*bis*)
De sacrées roudes,
Plus vite et mieux qu'ils n' faisaient
Avec leurs blondes.

Henri Pourrat, *Douze chansons pour les Poilus d'Auvergne* par H. P. [Henri Pourrat]. Sur des airs populaires notés par Émile Ossedat / Henri Pourrat, *Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, Clermont-Ferrand, 1915, Centre Henri-Pourrat, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté, cote A 33098, f° 12 (droits réservés). Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Lauras-Pourrat.

Les Montagnards, du projet à la publication

16 Au printemps 1916, Henri Pourrat retrouve à Ambert un ami de sa propre famille, Pierre Armilhon, blessé au front et rendu à sa petite patrie pour une convalescence de plusieurs mois. Ce sont les discussions au long cours avec ce dernier qui donnent à Henri Pourrat l'idée du cycle des *Montagnards* : quelque chose comme une chanson de geste dédiée aux Auvergnats dans la guerre, héros exilés sur les frontières, tel Roland à Roncevaux, pour empêcher l'ennemi de déferler sur la patrie. Henri Pourrat écoute avidement son ami, le questionne comme il a appris à le faire dans ses enquêtes de folkloriste d'avant la guerre, et note avec une attention méticuleuse les plus humbles détails du quotidien des tranchées. Une fois Pierre Armilhon guéri et reparti au combat, l'écrivain se met à l'ouvrage.

Fig. 4 : Manuscrit autographe des *Montagnards*



Henri Pourrat, *Les Montagnards*, manuscrit autographe, 1916-1919, Centre Henri-Pourrat, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté, cote HP 2, (droits réservés). Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Lauras-Pourrat.

17 Le premier manuscrit des *Montagnards* ne laisse pas de surprendre le lecteur : écrit serré sur de grandes feuilles rigides, il est constellé de dessins, qui parfois empiètent sur le texte, figurant des armes blanches, divers objets du quotidien du soldat, et des silhouettes de combattants français ou allemands, reconnaissables à leurs casques[14]. Le danger est évident de surinterpréter ces brouillons. Mais l'on ne peut qu'être frappé du déni de tout caractère moderne de la guerre qui transparaît dans ces pages : à voir ces croquis, en effet, on pourrait tout aussi bien se trouver dans l'évocation d'une guerre du XVII^{e} ou du XVIII^{e} siècle. Cette impression est corroborée par le texte lui-même, qui évoque certes, dans les chapitres qui décrivent la vie du front, la puissance de

l'artillerie, mais comme on parlerait de la violence des éléments ; les hommes, pour leur part, sont évoqués dans le dénuement de leurs moyens de défense. « L'horreur passe, l'honneur reste », écrit Henri Pourrat dès le premier jet. Guerre antique, guerre moderne, c'est tout un : courage, souffrance, destinée, rien de plus. Dans l'épreuve ultime, la modernité n'a rien à dire, elle n'ajoute rien aux vérités élémentaires – ni dans la grandeur, ni dans l'horreur. Et l'on songe, bien sûr, au grand œuvre qui suit immédiatement cette expérience de la guerre : la rédaction du premier tome des aventures de Gaspard des Montagnes, soldat de la Grande Armée de Napoléon retourné dans ses montagnes du Livradois[15]... L'histoire n'existe que comme calamité, jamais comme matrice.

18 En février 1918, une première version des *Montagnards* paraît en feuilleton dans *La Vie,* avec comme dédicace : « Aux mobilisés de la commune d'Ambert, aux soldats du XIII^e^ corps, à ceux-là qui ont fait Verdun, aux morts et aux vivants[16]. » En guise d'hommage à l'ami, un Pierre Armilhon est évoqué parmi les danseurs de la Bourrée à Rethondes, dernier chapitre de l'œuvre. Au milieu de toute la production de littérature de guerre, le cycle passe relativement inaperçu. Mais la mort de Pierre Armilhon en avril 1918 à Verdun confère aux vers de l'écrivain un caractère de testament, qui l'incite à en retravailler le texte pour une publication en un seul volume, ce qui est chose faite en 1919, aux éditions Payot. L'ouvrage est couronné par l'Académie française, qui lui attribue le prix Archon-Despérouses la même année, et les revues régionales accordent une large place à la promotion de cette publication.

19 La nouvelle dédicace, rédigée en l'honneur de l'ami tombé, a bien évidemment valeur générique : c'est la jeunesse d'Auvergne tout entière, morte loin de ses montagnes, mais morte pour ses montagnes par-dessus tout, qui est célébrée.

> « Les reflets du vent sur les seigles, les vieux villages, par la montagne, d'où tous les hommes sont partis et où toutes les femmes sont en deuil, les landes semées de fleurs fines et de grosses pierres, et les beaux nuages passant, ces choses, je les vois encore comme au temps qu'il me parlait des journées de Verdun. Lui, je ne le verrai jamais plus. Mais son souvenir ne se détachera point de tout cela pour quoi il a bien voulu mourir[17]. »

20 L'ami est mort sur les frontières, mais son tombeau est une montagne du sud de la France ; un pays de seigles et de landes, qui garde la mémoire de ses fils perdus, dans l'émigration comme dans la guerre. Ainsi, la mémoire qu'il convient de garder, aux yeux d'Henri Pourrat, n'est-elle pas celle de Verdun, mais bien celle des « vieux villages ». Les Auvergnats veulent bien mourir, ils n'ont pas forcément besoin d'une grande cause pour cela. Mais quoi qu'il advienne d'eux, ce n'est que sous les « beaux nuages » de la montagne que les faits et gestes de leur existence ont pu avoir un sens et participer de l'amitié d'une race et d'une terre.

21 La structure du cycle en douze chapitres vaut d'être citée, car elle fait apparaître mieux que tout discours l'écriture contrapuntique de l'œuvre :

I – La nouvelle
II – Les paquets
III – Les routes de Verdun
IV – Les dimanches
V – Les labours
VI – Le bois des corbeaux
VII – Les nuits de la montagne
VIII – Les lettres
IX – La garde aux champs

X – Les tranchées d'Avocourt
XI - Les accordailles
XII - La bourrée à Rethondes

22 Comme on le voit, la petite patrie parle en premier, davantage par ses attentions, d'ailleurs – les colis aux soldats – que par ses mots. Le Montagnard n'est pas disert. Puis, lui répondent les voix de l'exil, qui disent l'obstination à demeurer Auvergnats dans l'étrangeté des lieux et des activités de la guerre. Le reste s'enchaîne de la même manière. Au fort de l'Auvergne, la nature, les femmes, la vie. Dans les plaines du nord, la France, la civilisation, les hommes, la mort. Mais entre les deux, un échange permanent, de lettres, de colis, de pensées, et même de forces spirituelles. Car la guerre n'est rien d'autre que la continuation dans le malheur de l'antique histoire de l'émigration des montagnards, arrachés à leur terre par un destin contraire.

23 Dans la même logique, les personnages sont divisés en deux groupes. Le premier rassemble les vivants, dotés de prénoms, de noms et de surnoms patoisants – car ce n'est pas une muse qui inspire le poète, mais une somme de témoignages collectés par les chemins de la montagne ; le second compte les héros, les saints et les esprits. Parmi les premiers, le rôle principal est dévolu à Jean Theil, incarnation des vertus paysannes. Bon époux, bon père et homme de devoir. Mobilisé, il s'en va payer le prix du sang dans des régions qui ne parlent pas à son âme de montagnard, mais sans qu'il en éprouve dépit ni chagrin. Suivant une trajectoire contraire, Claude, le facteur, est un mutilé des débuts de la guerre, revenu au pays pour se faire le messager des vivants et le porte-parole des morts auprès des femmes. La montagne en guerre est en effet un pays de femmes, avec trois figures dominantes : l'épouse inquiète, la veuve inconsolable, la jeune fille qui ne sait s'il restera des hommes pour lui donner des enfants. Car c'est là tout l'enjeu de cette guerre, tel que le donne à lire Henri Pourrat : non pas seulement revoir sain et sauf tel individu, mais l'homme, le laboureur, le fécondateur.

24 Au-dessus de ces humbles figures paysannes, le poème évoque quelques figures mythiques : principalement Roland, pour l'ardeur masculine, et Jeanne d'Arc, « fille de Dieu qui n'a jamais tué », pour l'esprit patriotique – toute la question étant de savoir de quel patriotisme il s'agit là. En effet, si Roland se bat à Roncevaux et Jean Theil au bois des Corbeaux, si Jeanne la Lorraine incarne, dans la tradition barrésienne, la défense des frontières de l'est, ce sont les paysannes d'Auvergne, leur espérance, leur fécondité, qui constituent le seul prix de l'effort de guerre. Roland et Jeanne, au fond, constituent un seul et même être spirituel à la fois masculin et féminin : par leur évocation surgit la montagne comme forteresse et comme matrice, et la paysannerie comme vigilance armée contre le malheur des temps[18].

25 Au reste, ce n'est pas la guerre qui éveille la nécessité du chant, mais bien la terre. Non pas n'importe quelle terre, mais les montagnes d'Auvergne seules. Celles du centre, du granit et des volcans assoupis, des vérités premières, évoquées ainsi dans les premiers vers[19] :

« Dans la montagne, à deux heures d'Ambert,
Par ces versants de forêts bleues et d'herbe
Où les hameaux dorment sous leurs fumées,
Pleins d'escaliers, de fours et de fontaines,
Et où les gens vivent durs à la peine,
Mangeant trois fois le jour la soupe épaisse,
C'est tout là-haut que Jean Theil a sa ferme. »

26 S'il a choisi comme matrice littéraire la *Chanson de Roland*, Henri Pourrat ne cherche pas pour autant à faire du paysan auvergnat un héros extraverti. Il le veut dans sa simplicité rustique, étranger à toute forme de séduction. Encore ce paysan ne doit-il surtout pas apparaître comme un archétype de la classe laborieuse ou même de l'agriculture comme simple domaine d'activité. « Mangeant trois fois le jour la soupe épaisse[20] », il se distingue ainsi du citadin ; et vivant « par ces versants de forêts bleues et d'herbe[21] », il n'a rien à voir non plus avec le cultivateur des grandes plaines céréalières ou viticoles. Il est un montagnard avant tout et la montagne est incommensurable. Enfin, le paysan a un patronyme : Jean Theil, ce pourquoi son sacrifice ne saurait se fondre dans une statistique générale. Et l'on mesure combien l'influence de Maurice Barrès, certes nettement perceptible dans cette œuvre de jeunesse d'Henri Pourrat, se trouve contrecarrée non par une déviation idéologique, mais par une radicalisation de l'idéologie de la terre des morts. Le sol national est une figure de style chez le premier ; il est un épiderme vivant pour le second, séparant et reliant à la fois les forces chthoniennes et célestes ; un épiderme tout de landes, de bois et de rochers, reconnaissable entre tous et seul aimé, pour avoir été parcouru en tous sens par le convalescent vagabond.

27 De fait, le texte d'Henri Pourrat ne dit rien de Paris, rien de la République, rien des alliés non plus. Ce n'est pas une guerre mondiale qu'il dépeint, à peine une affaire d'État. Et ce que l'œuvre exalte, ce n'est ni la « morne Lorraine », ni même la guerre, « sachant qu'elle est à prendre telle quelle » ; mais c'est l'Auvergne intacte, et l'Auvergnat exempt de toute souillure, qui n'accepte comme messager qu'un facteur manchot et comme aède, qu'un tuberculeux, humble amateur de veillées et de contes, prêtant sa plume à l'expression de la douleur et de l'inquiétude de la montagne mère.

> « Au fort de la Patrie, c'est notre Auvergne !
> Dans ses volcans en soixante mamelles
> Château de France, énorme et vieux grenier
> Des choses bonnes, fortes, éternelles,
> Comme le blé et l'ardeur à la peine.
> Se taire, attendre et ne jamais lâcher,
> C'est la vertu de ceux de notre terre[22]. »

28 Dans ces vers, déjà, l'écrivain de la maturité est nettement perceptible. Et d'ailleurs, le corset de la versification craque ici et là, laissant entendre des périodes caractéristiques du style ultérieur. L'inspiration agrarienne, elle aussi, se donne libre cours, laissant transparaître que pour l'auteur, la guerre n'est qu'une bataille dans un conflit plus vaste, qui est celui de la terre contre la cité moderne.

29 L'affaire est autrement plus difficile lorsqu'il s'agit de dire la guerre. À l'évidence, les récits et anecdotes de Pierre Armilhon constituent le matériau principal des chapitres consacrés au théâtre de la guerre. Les marches, les combats, les longues attentes, les brefs moments de célébration, l'humble quotidien du soldat paysan loin des siens : c'est à une véritable ethnographie de la guerre que s'essaie l'écrivain ambertois, cherchant dans les menus objets d'une armée en campagne et dans les gestes du combattant, les équivalents des outils et des pratiques de la paysannerie. Souci de réalisme, peut-être ; de véracité, plus sûrement. Mais par-delà ces enjeux, c'est bien un motif idéologique puissant qui guide Henri Pourrat dans sa volonté de « localiser » la guerre, de lui donner, contre tous les discours sur l'anonymat des tranchées, une singularité vernaculaire. On ne se bat pas « sur le front », mais « dans le bois des corbeaux ». Semblable en cela à la forêt des scieurs de long ou à la ville des marchands de

nouveautés, le front est un terroir de substitution ; mais un terroir étriqué, sans identité profonde, sans effet sur l'attachement véritable et indéfectible à la montagne mère. Cette montagne qui, elle, n'est pas un lieu, mais tous les lieux « à deux heures d'Ambert » et au-delà : un monde en soi, la véritable grande patrie. Ainsi Henri Pourrat peut-il, sans gêne aucune, chanter la France et ses héros de légende : sa France, c'est celle du vieux socle granitique, celle de l'équilibre agropastoral. Sa Jeanne d'Arc est de toute évidence une Auvergnate. Quant à l'autre patrie, la France banale, celle où il faut aller mourir, elle n'est au vrai qu'une petite patrie des frontières et ce n'est pas pour elle que l'on donne sa vie. Mais d'une certaine manière, c'est elle, pourtant, que l'on tient pour comptable du prix payé par la montagne, dans la rhétorique du contrat social imposée par les institutions républicaines.

30 La mort de Pierre Armilhon, c'est cela même : le prix de la vertu, du sang dilapidés. Ainsi *Les Montagnards* constituent-ils, au vrai, le poème de l'inversion symbolique des rôles de la grande et de la petite patrie dans la guerre.

Du mythe de la chasse sauvage à la rhétorique de la dette

31 Construire une analyse historique à partir d'un texte poétique n'est pas chose aisée, tant le commentaire peut insensiblement glisser vers la glose. Il est pourtant une section de ce cycle qu'il nous semble indispensable de citer intégralement et d'analyser en détail, non pour sa valeur stylistique (même si c'est un passage où l'auteur, par ailleurs mal à l'aise avec le genre épique, est le plus à son affaire), mais pour ce qu'elle recèle d'anticipation de la crise européenne de l'après-guerre, que l'on pourrait résumer à une crise générale de la dette des États envers les sociétés. Non pas sur le mode du mouvement social, revendiquant un surcroît de protection en contrepartie de l'impôt du sang, avec en perspective un effacement possible de la dette ; mais sur le mode de la dette morale, imprescriptible et intransposable, aliénant le créancier à sa culpabilité, et le tirant vers l'utopie réactionnaire d'une abolition de sa propre histoire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit pour l'écrivain ambertois : en apportant sa contribution à l'Union sacrée, désaliéner l'Auvergne de son assujettissement symbolique à Paris et enchaîner le pouvoir d'État à la valeur supérieure des vertus rustiques.

32 Les vers qui suivent sont tirés du chapitre VII, « Les nuits de la montagne », situé au milieu de l'œuvre et, symboliquement, au moment où le désespoir guette les hommes et les femmes de l'arrière, avant que par la réaffirmation du vouloir-vivre paysan, la montagne ne redonne foi à ses fils, jusqu'au sursaut final représenté par la bourrée des soldats d'Auvergne dans les rues de Rethondes.

> « On ne sait quoi met la peur dans le corps.
> Dans le pays les gens ont l'air de pauvres.
> On est quasi sans nouvelles des hommes.
> Chaque matin, pour en avoir plus tôt,
> Les métayères, une main au chapeau,
> Guettent au vent le passage du Claude.
> Il court tout bas de mauvais bruits de mort.
>
> Dans la nuitée, autour des vieilles fermes,
> Quelles choses mauvaises se démènent ?

Le vent secoue la porte et la fenêtre.
Puis la Chasse Royale en ces ténèbres
Roule en ruée d'abois, de cris, de chaînes…
Ah ! L'on ne devrait pas prêter l'oreille
À ces folies de l'ouragan funèbre[23] ! »

33 Deux strophes seulement, mais un précipité particulièrement riche du rapport singulier d'Henri Pourrat au temps, à l'espace et aux identités. Encore une fois, le corps est premier. Celui des vivants, au pays, minés par la guerre et l'arrachement des « amitiés » ; celui des morts, dans l'exil du front. Entre les deux, le facteur, Claude, joue le rôle de Charon. Car il n'y a pas de continuité de l'espace national, et tout comme les migrants qui quittaient l'Auvergne avant la guerre franchissaient quelque part sur un piémont les barrières symboliques de la petite patrie et cessaient de compter parmi son troupeau, de même les soldats mobilisés sont sans recours dans la séparation. L'espace est dual, car le temps n'est pas le même dans la montagne, solide et immobile, et dans la plaine, liquide et incertaine.

34 Après les corps, donc, vient l'espace, ou plutôt deux qualités d'espace : celle, charnelle, des montagnes semées de fermes dans leurs replis, habitées par l'inquiétude féminine ; et celle, symbolique, de la communication spirituelle, portée par le vent diurne et par l'ouragan nocturne, qui réunit les âmes dans le deuil de la fertilité perdue. Car c'est cela, au vrai, la « Chasse Royale » convoquée par Henri Pourrat : non pas seulement, comme dans le mythe médiéval de la chasse d'Hennequin[24], le cortège des âmes insatisfaites de leur vie brisée dans la violence, mais la danse furieuse des jeunes hommes fauchés dans la fleur de l'âge et qui ne pourront plus féconder la terre ni la race.

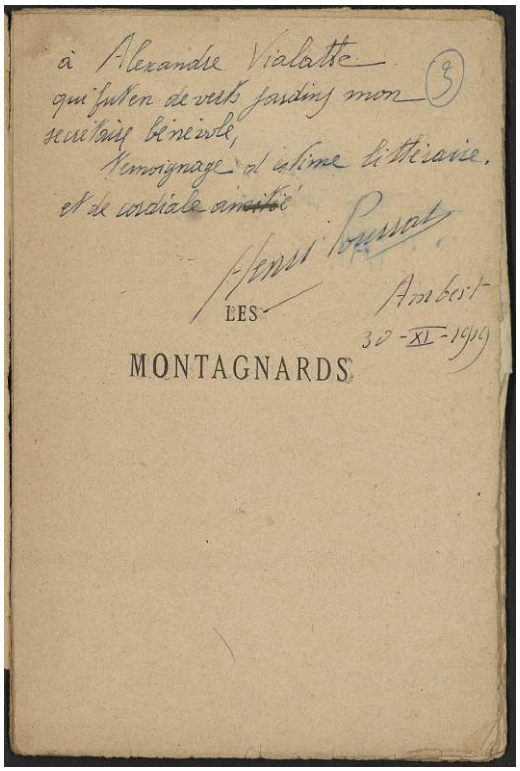
35 Dans le poème, certes, c'est la nuit auvergnate qui est agitée par cette « ruée d'abois, de cris, de chaînes… ». Mais le poème n'est pas écrit en langue d'oc – Henri Pourrat a depuis plusieurs années déjà renié le Félibrige et son maniérisme – mais en français académique à peine teinté de tournures vernaculaires, offert à un lectorat non pas seulement régional, mais bel et bien national. Jeanne d'Arc est convoquée pour cela aussi : fédérer les sentiments identitaires locaux dans une même protestation éthique[25]. La publication chez Payot en 1919 et le prix de l'Académie française attestent cette ambition couronnée de succès.

36 À qui s'adressent donc ces vers ? On peut le conjecturer assez aisément : à la grande patrie et à ses dirigeants, qui certes ne méritent pas, aux yeux de l'auteur, de porter l'étendard de Jeanne d'Arc, et donc d'être nommés ; mais qui n'en sont pas moins comptables de toutes les vies non advenues, de tous les champs perdus pour le labour. Et cette dette, elle ne s'exprime pas en chiffres, en unités, en éléments. Elle forme un tout et ne peut faire l'objet d'aucun troc, d'aucun marchandage. Henri Pourrat n'attend ni médailles ni pensions pour les héros qu'il chante. Ce qu'il veut, c'est une inversion radicale du mouvement de la modernité, qu'il accuse implicitement de mobiliser des valeurs – celles de la terre, de la paysannerie – pour en faire des choses, des marchandises, des munitions. Une modernité qui aliène des singularités irremplaçables, celles des petites patries, pour en faire des ressources anonymes, vouées à la destruction.

37 Ce que portent ces *Montagnards*, bien loin d'une simple contribution convenue à la guerre intellectuelle pour la grande patrie, c'est ainsi une revendication d'inversion radicale du rapport entre essence et existence dans la modernité. Écrasé par une dette

qui s'exprime dans une monnaie sans transaction possible, l'État doit se soumettre à nouveau à ce à quoi il a cru pouvoir échapper par la rationalisation des rapports sociaux. Et l'essence des choses, leur singularité irréductible, doit redevenir la raison d'être de la raison d'État : défense et illustration de la vertu d'enracinement de la paysannerie, et réhabilitation pleine et entière de l'agriculture de peuplement comme idéal humain indépassable.

Fig. 5 : *Les Montagnards* (épreuves corrigées dédicacées à Alexandre Vialatte)



Henri Pourrat, *Les Montagnards* [manuscrit] *: Chronique paysanne de la Grande Guerre* / Henri Pourrat. - Épreuves. – Paris, Payot, 1919. Épreuves des "Montagnards", avec nombreuses notes manuscrites d'Henri Pourrat et notes de l'imprimeur, couverture manuscrite , petit feuillet manuscrit par H.P. intitulé "Du même auteur" fixé par une épingle en face de la page de titre. - Dédicace manuscrite d'Henri Pourrat à Alexandre Vialatte, à l'avant titre, Ambert, 30 novembre 1919, Centre Henri-Pourrat, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté, cote HP 247 (droits réservés). Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Lauras-Pourrat.

Conclusion

38 *Les Montagnards* demeurent un texte difficile à évaluer dans l'œuvre au long cours de l'écrivain ambertois, tout comme dans la littérature de la Grande Guerre en général : à la fois exercice académique, épreuve initiatique et ferment idéologique, mais sans prolongement direct dans l'œuvre personnelle non plus que dans la construction ultérieure de la mémoire littéraire de la Grande Guerre, même en Auvergne, il défie le jugement de l'historien, en permanence au bord du précipice du finalisme dans l'exercice du commentaire. On ne saurait pourtant renoncer à penser l'extraordinaire constance et le succès ultime de ce qui pouvait encore apparaître, en 1919, comme une utopie réactionnaire vouée à la marginalité politique et littéraire. Car la réflexion inquiète d'Henri Pourrat est trop bien ancrée dans l'anxiété civilisationnelle de son

temps, et notamment dans le sentiment collectif de catastrophe annoncée sur le destin ultime de l'agriculture de peuplement, pour rester longtemps sans écho. Certes, ce n'est pas en lisant *Les Montagnards* qu'une partie des élites françaises se prend à douter des Lumières, de la modernité et de la démocratie libérale dans l'entre-deux-guerres. Mais à travers les récits picaresques de *Gaspard des Montagnes*, dans ses essais agrariens des années 1930, dans son magistère de conservateur et de serviteur habile du « trésor des contes » de l'Auvergne et enfin dans le développement de ses amitiés et affinités littéraires et idéologiques dans le monde académique et intellectuel régional et national, Henri Pourrat participe activement et efficacement à un travail de sape de la légitimité des institutions et des pratiques de la modernité, en faisant entendre une musique qui résonne à toutes les oreilles d'un pays meurtri par les pertes de la Grande Guerre : celle de la dette, de l'obligation morale non assumée, de l'injonction faite à la grande patrie de faire allégeance au lieu de toutes les vertus, promesse de renouveau démographique et, pourquoi pas, de reconquête impériale : la petite patrie, dont l'Auvergne est devenue, par la magie d'une œuvre littéraire, l'archétype national.

39 On ne saurait toutefois achever cette réflexion sans revenir une dernière fois sur *Les Montagnards*, pour noter, nonobstant ce que nous venons de dire, la fragilité de l'œuvre à bien des égards – stylistique, philosophique. Il ne s'agit certes pas de porter un quelconque jugement littéraire ou idéologique sur ce texte. Mais simplement, et fermement, de dire que la tentation réactionnaire ne réside pas tant dans la puissance d'évocation du poème que dans l'esprit du temps, du moins ce qu'en perçoivent les élites sociales et culturelles de la France de l'entre-deux-guerres. Car, à tout prendre, il est moins dangereux d'entendre l'expression de la dette morale de l'État à l'endroit de la paysannerie, portée par des intellectuels agrariens à l'audience malgré tout limitée, que de reconnaître la légitimité des revendications parallèles du mouvement social, en partie rural lui aussi, et volontiers auvergnat d'ailleurs. Des revendications qui contiennent, elles aussi, une part symbolique ; mais qui avancent avec des demandes immédiates autrement dangereuses pour les élites socioéconomiques.

40 De ces jeux politiques et symboliques, Henri Pourrat n'est nullement comptable, du moins pas en 1919. Et la pensée de la dette, dans son œuvre, n'a rien d'instrumental. Même le fait régional auvergnat contemporain, qu'il a largement réinventé, ne connaît pas le succès par hasard. Alexandre Vialatte résume ainsi, sous des dehors de plaisanterie, l'entreprise de construction de l'Auvergne comme mythe par son ami de longue date :

> « Pourrat a fait l'Auvergne. Il l'a trouvée comme un vieux sou romain oublié là par les Gaulois, dans un sillon, toute couverte de vert-de-gris ; il l'a frottée, il l'a polie, il en a fait revivre la tête, il en a fait briller le profil. Bref, après l'avoir découverte, il l'a créée, il l'a même retouchée, au besoin il l'a inventée. Maintenant, c'est ce portrait qui fait foi[26]. »

41 Sans doute la qualité de la construction mythologique, inscrite dans plusieurs décennies de travail d'écriture, est-elle pour beaucoup dans cette réussite ; mais c'est à un besoin profond qu'elle répond avant tout.

42 De fait, c'est bien l'échelle du territoire vécu qui permet à la société de se penser dans le travail de construction et de destruction de la modernité. Et dans cet effort plurigénérationnel, il est incontestable que la Grande Guerre représente, pour la France au moins, un accident et un traumatisme majeurs. Ainsi, la contribution propre d'Henri Pourrat réside-t-elle non dans l'idéologie antimoderne qu'il porte, mais dans son

intuition de ce que c'est la Grande Guerre qui met la problématique de la dette de l'État modernisateur hors de contrôle, et que celle-ci est appelée à survivre aussi longuement que tragiquement à l'épisode.

43 « Vieille Allemagne, on tisse ton linceul[27] », menacent les soldats d'Auvergne dans le chapitre X des *Montagnards*. Comment imaginer que l'écrivain ait repris cette expression sans connaître le sens politique du poème de Heinrich Heine sur les tisserands de Silésie[28] ? Des tisserands qui meurent au travail en maudissant les puissants qui les exploitent. Mais en faisant des Auvergnats des Silésiens, Henri Pourrat ne cherche pas, bien évidemment, à exalter la guerre des classes ou une improbable solidarité des paysanneries pluriactives[29]. En une double inversion, c'est bien la République qui est ici flétrie, pour avoir dilapidé le sang de la terre. Dans un monde régi par le contrat social, la dette mène à la faillite. Mais les Montagnards, eux, appartiennent encore à l'autre monde, celui de l'amitié entre le paysan et la terre, dans lequel il n'y a que la vie toujours recommencée. Ainsi le facteur amputé d'un bras peut-il épouser la jeune fille sans fiancé et l'Auvergne, vieille montagne érodée par le temps, survivre à l'épreuve, dans l'oubli des saisons. Mais Henri Pourrat, passeur de langage entre le monde de la nature et celui du contrat social, entre la petite et la grande partie, sait le travail qui doit être le sien : tisser sans relâche le linceul de la modernité.

NOTES

1. Gilles Pécout, « La politisation des paysans au 19e siècle. Réflexions sur l'histoire politique des campagnes françaises », dans *Histoire et sociétés rurales,* n° 2, 2e semestre 1994, p. 91-125 ; *La politisation des campagnes au 19e siècle, France, Italie, Espagne et Portugal, actes du colloque international organisé à Rome, 20-22 février 1997*, Rome, École française de Rome, 2000 ; Pierre Cornu et Jean-Luc Mayaud, « *Peasants into Frenchmen* in Francia. La posta del "romanzo nazionale" » dans Carlotta Sorba (dir.), *Da contadini a francesi. La modernizzazione della Francia rurale, 1870-1914*, dossier de *Contemporanea. Rivista di stroria dell'800 e del'900*, tome 12, n° 4, octobre 2010, p. 724-732.

2. Jean-Luc Mayaud, « Les dynamiques des sociétés rurales en France de la révolution de 1848 à la Première Guerre mondiale », dans Lutz Raphael (dir.), dossier *Rural Societies 1850-1914* dans *Journal of Modern European History*, volume 2, n° 2, 2004, p. 280-302.

3. Pierre Cornu, « Déprise agraire, emprise paysagère : l'exemple du Massif central », *Enquêtes rurales*, n° 9, 2003, p. 159-182.

4. Pierre Barral, *Les Agrariens français de Méline à Pisani,* Paris, Cahiers de la FNSP, n° 164, Librairie Armand Colin, 1968.

5. Fonds Henri-Pourrat, conservé à la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Communauté. Consultable en ligne dans l'exposition virtuelle L'Atelier de l'écrivain http://www.bibliotheques-clermontcommunaute.net/atelier/index.php?
option=com_content&view=article&id=89&Itemid=110. Voir également le corpus Henri Pourrat et la culture populaire auvergnate sur Overnia : http://www.bibliotheques-clermontcommunaute.net/page/overnia-bibliotheque-numerique-patrimoine.

6. Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF Ethnologies, 1991 ; Jean-François Chanet, *Les Félibres*

cantaliens : aux sources du régionalisme auvergnat (1879-1914), Clermont-Ferrand, Éditions Adosa, 2000.

7. Henri Pourrat, « Notes de psychologie auvergnate », *Revue d'Auvergne,* 1911.

8. Henri Pourrat, « Nous qui sommes Auvergnats », *Revue d'Auvergne*, 1913.

9. Notamment *Les Jardins sauvages*, publié en 1923 et qui porte comme sous-titre : « La vie et l'œuvre de Jean-François Angeli, soldat au 140e de ligne tué à l'ennemi le 11 juin 1915 ».

10. Fonds Henri-Pourrat, HP1. « Les Auvergnats », 1915, « sur un air de bourrée ». Le carton contient à la fois les versions manuscrites et un tirage illustré en couleur avec texte et musique.

11. Henri Pourrat, article publié dans *La Vie*, en septembre 1915.

12. *Idem.*

13. Charles Ridel, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

14. Ce n'est toutefois pas le seul manuscrit orné de dessins du Fonds Henri Pourrat. Ce dernier s'intéresse en effet aux arts graphiques depuis ses années d'étude, et en suit l'évolution par sa relation d'amitié avec le frère de Jean Angeli, François, peintre et graveur d'inspiration régionaliste.

15. Henri Pourrat, *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*, Paris, Albin Michel, 1922 pour le premier tome.

16. *La Vie*, février 1918, no 2, Fonds Henri-Pourrat, HP2.

17. Henri Pourrat, *Les Montagnards. Chronique paysanne de la Grande Guerre*, Paris, Gallimard, 1919, p. 10.

18. Pierre Cornu, « Les espaces du "sauvage". Une approche historienne de l'érémitisation des hautes terres du Massif central », dans Sergio Dalla Bernardina (dir.), *Terres incertaines. Pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 27-52.

19. H. Pourrat, *Les Montagnards [...],* p. 13.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.,* p. 94.

23. *Ibid.,* p. 74.

24. Bertrand Hell, *Le Sang noir. Chasse et mythe du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 1994.

25. Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1993.

26. Alexandre Vialatte, *Dernières nouvelles de l'Homme*, Paris, Juillard, 1978, p. 60.

27. H. Pourrat, *Les Montagnards [...]*, p. 107.

28. Heinrich Heine, *Les Tisserands silésiens*, 1844. Publié dans : Heinrich Heine, *Nouveaux poèmes*, Paris, Gallimard, 1998, p. 260.

29. Jean-Luc Mayaud et Lutz Raphael (dir.), *Histoire de l'Europe rurale contemporaine. Du village à l'État,* Paris, Armand Colin, 2006.

RÉSUMÉS

La Grande Guerre représente certes une modification brutale et profonde de la vie sociale et culturelle des régions françaises, mais elle constitue également un révélateur de l'état des relations entre sociétés locales et État, dans une perspective historique longue de la politisation. Les hautes terres de déprise agraire du Massif central représentent de ce point de vue un terrain d'observation particulièrement intéressant, mettant en lumière la fusion des inquiétudes sur

l'avenir de l'agriculture de peuplement dans la modernité et sur le prix à payer pour pérenniser le compromis agrarien avec l'État républicain. L'écrivain et folkloriste Henri Pourrat, jeune encore au déclenchement de la guerre, et travaillé par son incapacité physique à participer à la guerre, est déjà un penseur et un styliste affirmé, dont on ne saurait faire le témoin banal d'une opinion courante de « l'arrière ». Mais par l'acuité et l'originalité de son regard, par son antimodernisme déjà mûrement réfléchi, ce sont les failles et les ambiguïtés du patriotisme qui nous sont révélées, et par-delà même le sort du pays, une réflexion sur le devenir de la « civilisation agraire » dans une modernité qui révèle soudainement sa puissance d'arrachement et de destruction. Le cycle de poèmes *Les Montagnards,* écrit entre 1916 et 1917, révèle ainsi à l'historien les traces d'une profonde angoisse collective, dans une forme inattendue mais frappante d'ethnographie poétique de la guerre.

The First World War represents a deep and brutal change in the social and cultural life of French regions. But it also sheds light on the condition of the relationship between local societies and the state in a long-term perspective on the process of politicization. The high lands of the Massif Central represent a very interesting observation field, enlightening the convergence between the concern about the prospects of agriculture in a region of depopulation, and the anxiety about the human and moral price of the upholding of the agrarian compromise with the republican state. The writer and folklorist Henri Pourrat, still a young man at the beginning of the war, worried about his physical inability to be on active service, was already a mature thinker and stylist and thus cannot be considered as a representative witness of the opinion of the "home front." But the acuteness and the originality of his point of view, joined with his mature anti-modernism, help us understand the fractures and ambiguities of French patriotism, opening a deep reflection on the anguishing prospects of agrarian civilization in a modernization process that suddenly reveals its power of destruction and displacement. The poem cycle, *Les Montagnards*, written in 1916-1917, thus allows the historian to understand the roots of a profound collective distress in an original and striking form of ethnographic war poetry.

INDEX

Keywords : war literature, regionalism, politicization, Auvergne, Great War, First World War
Mots-clés : littérature de guerre, régionalisme, politisation
Index chronologique : Grande Guerre, Première Guerre mondiale
Index géographique : Auvergne

AUTEUR

PIERRE CORNU

Professeur d'histoire contemporaine
Université Lyon 2, Laboratoire d'études rurales de Lyon